

XYZ. La revue de la nouvelle

L'apprenti-(s)-sage

Lise Morin



Numéro 15, août–automne 1988

La laideur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, L. (1988). L'apprenti-(s)-sage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 41–45.

L'apprenti-(s)-sage

Lise Morin

«Le mardi 20 juillet, 15 h 8»: cette formule succincte — cet arrêt, devrais-je plutôt dire — prononcée par le célèbre clinicien Ehrard, m'informa sans détour du moment précis de mon trépas. Je consultai ma montre: 14 h 7, le 23 avril. Mon sursis frôlait donc — sans les atteindre — les trois mois.

À peine remis du choc violent causé par la nouvelle, je me mis en frais d'obtenir que mon médecin, tout illustre qu'il fût, se rétracte. J'alléguai que des tâches importantes m'interdisaient de songer à prendre aucun repos — et à plus forte raison, le repos éternel — avant six mois. De plus, j'évoquai mon jeune âge: j'avais fêté mes vingt-sept ans à peine quelques jours auparavant; par conséquent, une petite erreur, assurément, s'était glissée dans ses calculs. Il eut un haut-le-corps.

— Je regrette infiniment, Monsieur, me répondit-il, mais mes calculs sont au-dessus de tout soupçon: ils sont fondés sur l'état de votre santé.

Je l'avais froissé, je le crains, en suspectant ses calculs. J'eus mieux fait de louer sa puissance.

— Sans doute, docteur, repris-je. Mais que sont quelques chiffres en regard de votre pouvoir? Vous êtes leur maître, après tout. Commandez; ils vous obéiront. Nous pourrions convenir d'un délai de quatre mois...

Il posa sur moi un regard attentif. Il semblait indécis. Je revins à la charge:

— Accordez-moi un mois de plus, un petit mois de plus, je vous en conjure!

Les yeux bleus du médecin parurent se radoucir:

— Ouais... Le mieux que je puisse vous offrir, c'est trois jours de plus, ce qui nous reporte au 23 juillet, à 15 h 8. Ça vous fait un sursis de

trois mois. Il me regarda hardiment : trois mois, délai ferme. À prendre ou à laisser.

Évidemment, je ne pouvais que m'incliner devant la science.

Je serrai donc la main qui m'était tendue et répondis au clin d'œil qui m'était adressé. Puis, j'empochai mon certificat de décès, rédigé en bonne et due forme, et authentifié du sceau du docteur Ehrard.

Je sortis de la clinique en titubant. Ainsi donc, je serais livré à la mort prématurément, c'est-à-dire près de cinquante ans avant le terme normal ? Je n'aurai disposé que de vingt-sept ans et quart, au lieu de soixante-quinze comme le commun des mortels, pour apprendre à bien mourir. Je me rendis soudain compte du peu de profit que j'avais tiré de mes vingt-sept premières années. Une entreprise colossale m'attendait ; je n'avais plus de temps à perdre si je voulais récupérer mon retard. Je me hâtai vers la première librairie venue, où je me procurai quelques volumes, puis je passai à l'animalerie, où je fis provision de deux douzaines de souris et de huit grenouilles.

De retour chez moi, je m'enfermai dans le salon, que je convertis en laboratoire pour la circonstance. Je procédai avec méthode : je dressai d'abord l'horaire de mes derniers mois de vie. Puis j'appris à vivre plus rapidement : je pensais, je marchais plus vite ; je dormais et je mangeais le moins possible, je ne m'accordais aucun instant de répit. Ensuite, j'entrepris la lecture des volumes que je m'étais procurés. Il s'agissait, bien entendu, de confidences de moribonds de tout acabit — et spécialement de ceux qui, après s'être acoquinés brièvement avec la mort, étaient revenus à la vie. C'était très instructif, certes, mais l'inachèvement de leurs expériences laissait chez moi bien des questions sans réponses.

Je voulus entrer de plain-pied dans le vif du sujet. Aussi me livrai-je alors à de petites expériences : je mis à mort, une à une, mes souris. Je variaï les méthodes d'analyse : j'empoisonnai, j'étranglai, je noyai, j'ébouillantai, j'écartelai, j'écrasai, je coupai en menus morceaux, je décapitai, j'assommaï, etc. J'ambitionnai ainsi d'étudier la mort *in vivo*, sur le vif. J'attendais l'agonie avec une infinie patience ; je restais là des heures à épier les moindres signes de reddition. Et je consignais soigneusement chacune de mes observations dans un grand cahier quadrillé. De cette manière, je progressai rapidement. Lorsque ma provision de souris s'épuisa, infatigable, je mis mes grenouilles à contribution.

Je travaillai tant et si bien que, le 23 juillet, j'étais assez content de moi. Ce jour-là, pour la première fois depuis trois mois, je m'offris un dîner long et copieux : je célébrais l'état avancé de mes recherches. Mon repas s'acheva vers 14 h 45. Il me restait près de vingt minutes à tuer. Je m'assis dans le fauteuil le plus confortable, m'allumai un cigare et lus un chapitre consacré aux minutes ultimes les plus réussies. J'avais bien étudié et travaillé; je saurais bien mourir avec autant d'élégance que les agonisants les plus fameux. À 15 h 7, je délaissai le bouquin et fermai les yeux pour mieux me concentrer. J'étais prêt. Un laps de temps s'écoula, qui me parut considérable. Je rouvris les yeux et consultai ma montre avec curiosité : elle marquait 15 h 9, bientôt 15 h 10. Sans doute cet abruti de médecin, malgré ses protestations d'exactitude, avait-il fait erreur. J'avais les nerfs à vif. Je ne pouvais certes pas vivre tout en étant instruit des choses de la mort : les états de vivant et de mort sont incompatibles. Une solution se présenta à mon esprit : puisque la mort ne venait pas d'elle-même à moi, il fallait que j'aille à elle. Mais je sus, après avoir appliqué le meilleur couteau de boucherie dont je disposais contre ma gorge, je sus que j'en serais incapable — une malheureuse faiblesse, dont je n'ai jamais réussi à m'affranchir, m'empêche de tuer l'humain. À bout de ressources, je me fis conduire chez Ehrard sans plus attendre.

À la réception, la secrétaire m'accueillit d'un sourire aseptisé :

— C'est pour une consultation ?

— Non; c'est pour une réclamation.

Elle me jeta un regard suspicieux :

— Une réclamation ?

— Oui. Ehrard m'avait prédit que je mourrais aujourd'hui à 15 h 8; or, il est plus de 16 h et je suis toujours en vie.

— En quoi cela concerne-t-il le docteur Ehrard ?

— N'est-ce pas évident ? Il a commis une erreur de diagnostic !

— Vous avait-il délivré un certificat de décès ?

— Oui.

— Dûment signé ?

— Oui.

Elle se cala confortablement dans son fauteuil :

— Alors, c'est vous qui êtes dans le tort.

— Ah oui ? Et pour quelle raison, je vous prie ?

— Le certificat constitue un contrat : en l'empochant, vous vous engagez à mourir au jour et à l'heure indiqués. Si vous n'êtes pas mort, c'est que vous avez failli à votre parole. Vous ne vous attendiez tout de même pas à ce que le docteur Ehrard se rende chez vous pour vous tuer de ses propres mains !

Je commençais à douter de la légitimité de mes récriminations. J'insistai néanmoins pour rencontrer le médecin sur-le-champ, avant de perdre tout à fait contenance. La secrétaire m'introduisit donc dans le bureau.

Derrière la monture de métal et les verres minces, j'aperçus les yeux du docteur Ehrard qui m'examinaient. Le clinicien me salua fort courtoisement :

— Bonjour. Comment allez-vous, cher Monsieur ?

— Trop bien, lui répondis-je. Je vous rappelle que je devrais être mort à cette heure, suivant vos pronostics.

— Aussi l'êtes-vous.

— Aussi suis-je quoi ?

— Eh bien mort, quelle question !

— Ne voyez-vous pas mes yeux brillants et mon teint vif ? Et comment pouvez-vous prétendre que je suis mort alors que je me sens parfaitement bien ?

— Que vous vous sentiez bien ne présente aucun intérêt : vous n'êtes pas qualifié pour juger votre état. J'en ai vu bien d'autres avant vous et je vous assure que vous êtes mort.

Je n'insistai plus, de crainte de paraître obstiné ou opiniâtre. Peut-être les yeux experts du docteur voyaient-ils des choses qui m'étaient invisibles. Malgré tout, je me sentais tout à fait vivant. (Peu importait, après tout, que je fusse mort ou vif : le sentiment que j'avais de mon existence l'emportait assurément sur toutes les opinions extérieures.) Et cela me causait un problème de taille : mon apprentissage de la mort m'avait laissé

des rêves de repos, de silence, de sérénité, d'éternité, que ne pouvait exaucer la vie.

Mais je devinai que les yeux bleus ne me seraient plus d'aucun secours et je pris congé du médecin.

De retour chez moi, je réunis mes parents et amis pour leur annoncer ma mort de vive voix. Je croyais qu'ils apporteraient un démenti à mes paroles, mais, à ma grande surprise, ils me crurent. Ils me crurent même si bien qu'ils organisèrent, avec un dévouement admirable, mon enterrement.

Pendant que je dormais, ils veillaient patiemment à mes côtés toute la nuit. Un soir, ils profitèrent de mon sommeil pour m'assener un grand coup sur la tête; sans doute voulaient-ils me faire une surprise de la grande fête mortuaire qu'ils avaient organisée en mon honneur. Par hasard, le coup reçu me fit perdre le souvenir des connaissances que m'avaient enseignées mes recherches.

Les préparatifs allaient bon train. Je me gardai bien de leur faire part de mes réserves, de mes doutes au sujet de ma mort: il eût été ridicule de gâter leur joie par un excès de scepticisme. J'étais si heureux de les voir contents! Ils se chargèrent de tous les petits détails: choix du lot au cimetière, de la pierre tombale, de l'épithaphe. Je n'eus qu'à signer mon testament, qu'ils rédigèrent eux-mêmes — ce dont je leur suis infiniment reconnaissant. Le 3 août, je m'en souviens très bien, ils me couchèrent dans ma tombe et m'ensevelirent.

D'où je suis, envers et contre tous, je soutiens que je ne suis pas mort, du moins, pas parfaitement: je ne suis plus qualifié depuis le coup qui m'a fait perdre ma science des choses supraterrrestres.

Mais je ne désespère pas: il me reste l'éternité pour apprendre à mourir.

Née à Québec en 1964, Lise Morin rédige présentement un mémoire de maîtrise en littérature médiévale. «L'apprenti(s)-sage» lui a mérité le premier prix au concours d'écriture organisé par le Cercle d'écriture de l'Université Laval en 1987-1988.